

## Fiction

---

Numéro 66, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (66), 15–31.

**L'ÉCRIVAIN PUBLIC**

Pierre Yergeau  
L'instant même, Québec,  
1996, 24,95 \$

Parvenu à un âge avancé, Jérémie Hanse se rappelle son enfance et son adolescence en Abitibi où sa famille s'est établie en 1933, au hasard d'une tournée du Grand Cirque d'Hiver pendant laquelle son père, trapéziste, a trouvé la mort. Les Hanse survivent dans les chantiers, autour de Tony, la grand-mère, devenue cuisinière en chef. Un jour Delphine, la mère, disparaît avec un impresario improvisé. À la mort de Tony, Jérémie se retrouve clerc à l'évêché d'Amos pendant que son frère Georges fait des affaires à Chicago et que sa jeune sœur Mie va demeurer à Val d'Or. Plus tard, Jérémie suit son protecteur, l'abbé Gosselin, qui vend des indulgences par les villages abitibiens.

C'est sur ce fond de décomposition familiale et de reconstitution topographique que Pierre Yergeau a choisi de camper son troisième roman où une théorie de personnages hétéroclites et bizarres évolue dans des situations insolites marquées au coin d'un onirisme déstabilisant, d'où l'humour n'est parfois pas absent. L'univers ainsi créé, qui ne va pas sans rappeler celui du peintre Jérôme Bosch, n'en demeure pas moins cohérent dans la mesure où ce monde déglingué est perçu par les yeux d'un vieillard qui se souvient du passé avec une mémoire parfois défaillante, avec une psyché formée à partir de certains faits marquants et récurrents, et avec la conscience tenace de la peur qui l'a toujours habité.

Plus convaincante et plus efficace est l'introduction constante du narrateur dans la pensée de ses protagonistes, grâce à quoi la réalité est vue de l'intérieur autant que de

l'extérieur. Il faut encore souligner l'imagerie renouvelée de *L'écrivain public* : ainsi l'ironie qu'une « pluie de fin du monde, abondante et sournoise » tombe comme « une vengeance », que la « lumière, fine et souple [sait] se déployer dans la forêt avec une économie de peintre » et que les paroles de l'abbé Gosselin ont « une éloquence d'araignée occupée à bien tisser sa toile ».

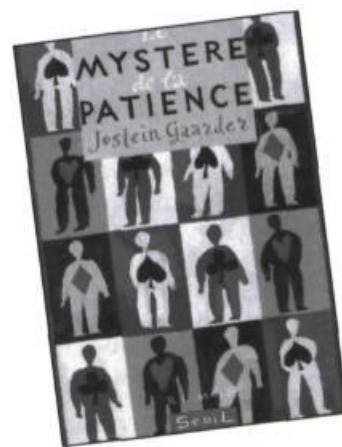
Jean-Guy Hudon

**ÉLÉAZAR OU LA SOURCE ET LE BUISSON**

Michel Tournier  
Gallimard, Paris, 1996,  
140 p. ; 22,95 \$

Michel Tournier vient de signer un roman dominé par la haute stature de Moïse, dont le mythe est d'une actualité que le magazine *Le point* enregistrait dans un numéro récent, plaçant en page couverture un croquis de cette « tête à la barbe puissante », selon les mots de Freud. Il y a dans cette figure biblique une extraordinaire stature de Père, que double celle d'un sombre assassin inconsciemment parricide, cela aussi certainement que nous entrons dans une ère religieuse, ce que l'écrivain allègue à coup de romans depuis déjà un bon moment.

Éléazar, pasteur irlandais, fuira sa terre natale au moment de la famine de 1845 qui déposa son lot de pestiférés sur Grosse-Île au Québec. Mais c'est en Virginie qu'aborderont Éléazar et sa famille, qui se lancent dès lors dans une expédition – sorte d'Exode – vers la Californie, vue comme la Terre promise. Graduellement, Éléazar interprétera son destin à la lumière de l'histoire de Moïse : « La grandiose aventure mosaïque agissait en grille de déchiffrement sur les médiocres accidents de sa propre vie ». À la fin, Éléazar, qui n'avait jamais saisi pourquoi



s'adresse plus volontiers aux enfants qu'aux adultes, vise-t-il le public lecteur dont participe cette petite Coralie de 11 ans à qui le roman est dédié. Il y a une insistance soignée dans l'écriture, un certain souci didactique, une manière savante de cerner le thème et de le redéployer qui, à cet égard, ne mentent pas. C'est très bien fait.

François Ouellet

**LE MYSTÈRE DE LA PATIENCE**  
Jostein Gaarder  
Trad. du norvégien  
par Hélène Hervieu  
Seuil, Paris, 1996,  
378 p. ; 39,95 \$.

Retrouvez l'esprit d'enfance, enfoui depuis longtemps peut-être, sinon vous n'aurez aucun plaisir à accompagner Hans-Thomas et son père dans leur aventure : aller de Norvège en Grèce pour retrouver la mère de Hans-Thomas, disparue depuis huit ans, et la ramener à Arendal. Le père est passionné de philosophie et le jeune garçon va vivre une histoire extraordinaire. Deux histoires en fait qui se recoupent sans cesse. La seconde, Hans-Thomas la lit dans un livre minuscule, caché dans une brioche que lui a donnée le boulanger de Dorf, petit village perdu dans les Alpes suisses. Les lettres en sont si petites qu'il utilise la loupe que lui a donnée un nain, dans une station-service. Vous est-il déjà arrivé de compter le temps avec un jeu de cartes ? Il y a 52 semaines dans une année, une pour chaque carte du jeu. Sept fois 52 feront les 364 jours de l'année, le 365<sup>e</sup> jour étant celui du Joker et l'année est divisée en quatre saisons comme les cartes le sont en quatre séries. Tous les quatre ans, une grande fête marque les deux jours du Joker ! Ils font alors la patience, quand le Joker assemble les phrases préparées par chaque carte. Le plus étonnant est que l'histoire ainsi construite sera en concordance avec la réalité ! Seul rescapé du naufrage de son bateau, avec un jeu de cartes pour tout bagage, Frode fait naître de son imagination

52 nains à la cervelle d'oiseau et finalement, un Joker. Mais 52 ans plus tard arrive Hans, seul rescapé d'un naufrage lui aussi, qui avec le Joker s'enfuira de l'île enchanteresse quand celle-ci disparaîtra après la mort de Frode. Hans sera le boulanger de Dorf, qui racontera l'histoire à Albert, Albert à Ludwig qui l'écrira et donnera la brioche à Hans-Thomas. Les boulangers de Dorf transmettent une histoire magique mais veulent surtout rappeler aux hommes que « le monde est l'aventure la plus belle et la plus inouïe qui soit ». Hans-Thomas a compris que tout cela le concerne ; il veut repasser à Dorf avec ses parents ; il y retrouve sa grand-mère qui leur apprend que Ludwig est décédé la veille. Heureusement, au cours du voyage, le père a donné à son fils de précieuses leçons de philosophie, entre autres sur le temps qui nous dévore d'un coup de dents ! « Nos corps ont le même destin que les châteaux de sable, et nous n'y pouvons rien changer. Mais nous avons quelque chose en nous sur quoi le temps n'a pas de prise. Justement parce qu'il n'est pas de ce monde. [...] Je n'avais pas tout compris, mais j'avais du moins saisi que la philosophie n'était pas une mince affaire et que mon père était un vrai philosophe. » Ce livre a été écrit avant *Le monde de Sophie*. Souhaitons-lui le même succès !

Monique Grégoire

**LE VENTRE EN TÊTE**  
Marie Auger  
XYZ, Montréal, 1996,  
180 p. ; 19,95 \$

Marie Auger veut un enfant. Obsédée, elle le répète autant de fois et d'autant de manières qu'il est possible de l'exprimer. Parce que sa tête est pleine du vide de son ventre.

Elle s'imagine en autobus, en « mer » pour faire comprendre l'immensité du vide

qui l'habite. Parce qu'elle n'est que l'enveloppe d'un néant infécondable. Marie enfilera les dentelles de prostituée. Faire l'amour à longueur de journée pour faire la vie. La quête d'enfanter n'aboutira pas à donner le jour. Marie veut mourir pour donner la vie. Son ventre ne peut avoir de sens que si un embryon s'y installe pour la faire exister. Elle ne peut être que si elle enfante. Elle est donc morte puisque aucune vie ne l'habite.

Marie Auger est folle, elle le sait. Une folie absolue, qui l'entraîne dans la démesure du masochisme. Elle s'inflige les plus cruelles tortures, des paupières arrachées au vagin complètement cousu. Pour ne plus être femme, pour faire disparaître le vide.

Joseph, c'est l'homme, l'amour de sa vie, l'espoir de la vie. Il est le morceau manquant du casse-tête incomplet qui laisse vide son ventre. Il porte la vie qu'elle attend.

Mais chaque mois amène son lot de sang, signe d'une mort intérieure. Exaspérée, Marie Auger ne veut plus être femme. Il faut taire le cri intérieur qui élargit le creux utérin. La solution : castrer Joseph et avec le sexe, boucher l'ouverture de la vie. À moins que la permanence de l'organe entre ses jambes ne fermente et devienne un fœtus. Inconstante, Marie souhaite hypocritement que la graine germe en elle. Comme on plante une tige dans la terre ; en espérant que la feuille fleurisse, que le ventre enfante.

Ce qui frappe dans *Le ventre en tête*, par son contraste avec la folie de Marie, c'est la maîtrise du vocabulaire. Marie Auger, c'est la narratrice, dont le nom apparaît en couverture comme étant celui de l'auteure. Mais le véritable auteur qui s'installe en elle, la plume par laquelle Marie Auger se raconte, c'est Mario G. (Girard). Est-ce là



l'expression d'un symbole parfait de la fusion homme-femme, où l'homme prend place dans les profondeurs d'un être vide, inexistant sans lui ? N'empêche qu'en confondant auteure et narratrice, le caractère autobiographique du récit prend toute sa signification.

Il est difficile de ne pas se sentir touché, ému ou effrayé par la folie de Marie. Un lecteur, même insensible, sortira ébranlé de la lecture de *Ventre en tête*. Fascinant et repoussant à la fois, le langage dans *Le ventre en tête* flirte avec le style de Réjean Ducharme. Une caractéristique qui dit tout quant à la qualité de l'écriture.

Pondre un premier rejeton de ce calibre mérite bien des honneurs. Ne reste plus qu'à espérer que Mario Girard / Marie Auger fonde une famille complète et remplisse de ce genre de vide les tablettes des librairies.

Sophie Legault

**LE SOLEIL  
DES GOUFFRES**  
Louis Hamelin  
Boréal, Montréal, 1996,  
372 p. ; 24,95 \$

François Ladouceur, étudiant en biologie et critique averti de son époque, fait la rencontre de Jean-B. Vitoux, gourou attiré d'une secte (l'Organisation Unitive de la Pyramide Solaire, l'OUUPS), qui prône un renouveau spirituel plutôt radical d'un genre très particulier, fondé sur les anciens cultes aztèques. Cette rencontre va nous faire vivre – sous forme

de véritable descente aux enfers – une traversée hallucinante de l'Amérique, de la Côte-Nord du Québec jusqu'à un Mexique mythique incarnant le lieu historique des pratiques reliées au culte aztèque. Et toute cette aventure est narrée sur fond de fin de siècle apocalyptique à cause, précisément, de l'éventualité d'une catastrophe nucléaire planétaire. L'auteur n'oublie évidemment pas l'évocation de la désertification naturelle, sociale et culturelle propre à toute bonne critique de l'américanité. Il faut aussi noter la précision et l'à-propos des réflexions écologiques et historiques, tant en ce qui concerne les aléas de la post-modernité américaine, qu'en ce qui touche plus spécifiquement le passé mais surtout le présent ainsi que l'avenir des Mexicains. Ces derniers vont, en effet, représenter pour Louis Hamelin une nouvelle américanité. Il écrit à ce sujet : « Les humains de l'an 2000 s'élaborent ici, dans des cornues secrètes. Une race de mutants. Les Mexicains eux-mêmes le croient. »

L'écriture et l'intrigue de ce roman sont intelligentes et prenantes, mais beaucoup trop échevelées notamment dans la première partie où, malgré la justesse des réflexions, la dramatique est noyée sous un amoncellement de remarques sur la flore et la faune. Même chose pour la troisième partie, où ce sont des réflexions à caractère sociologique et historique qui alourdissent le récit. Mais tout cela est compensé par le fait que l'auteur possède

une excellente connaissance de la culture mexicaine, du problème des sectes également. L'œuvre est, en fait, une fresque beaucoup plus grandiose que ne l'étaient *La rage* (Québec/Amérique, 1989) ou *Cowboy* (XYZ, 1992). Mais je regretterai toujours la belle concision de *Ces spectres agités* (XYZ, 1991).

Gilles Côté

**UN SOURIRE INCERTAIN  
VISAGES DE  
L'IMPOSTURE**

Bernard Lévy  
Triptyque, Montréal, 1996,  
152 p. ; 18 \$

**COMMENT  
SE COMPRENDRE  
AUTREMENT  
QUE PAR ERREUR ?  
ET AUTRES DIALOGUES**

Bernard Lévy  
Triptyque, Montréal/Babel,  
Mazamet, 1996, 77 p. ; 17 \$

Avec *Un sourire incertain*, Bernard Lévy présente un décalogue bien à lui : dix textes, inédits pour la plupart, terriblement intelligents et drolatiques, où le narrateur cède volontiers au plaisir manifeste de raconter des *histoires*, toutes petites, et limées, polies à souhait. Satisfaction garantie pour le lecteur : bien que ces récits (dont la structure se rapproche – finalement,

heureusement ! – de la nouvelle classique, avec une brève mise en place, une lente ascension et une chute brusque, fulgurante) s'adressent à un public averti en matière de littérature, de cinéma ou d'art plastique, tout non-initié goûtera comme des chocolats fondants ces petites capsules au noyau explosif dont les effets se feront sentir bien après la lecture du dernier texte. On en redemande, on n'aura jamais assez de ces *novettes* brillantes, travaillées à un point tel que la technique narrative tend à disparaître, et avec elle le signe du labeur de l'auteur qui possède, de façon magistrale, son registre d'écriture. Les références à Kafka, Sagan et *tutti quanti* se font de façon imperceptible ; les coups de fouet assenés à la rhétorique, au théâtre réveillent le lecteur habitué à la morne et insoutenable rectitude politique ; l'attaque opérée sur le discours délirant concernant l'art contemporain et le caractère illisible de textes pseudo-poétiques se fait avec un humour mordant à souhait. Le regard de Bernard Lévy sur le monde des arts est celui d'un sceptique qui ne condamne jamais, mais ne peut s'empêcher d'exposer le ridicule de l'auto-célébration entourant l'art pour initiés. Ici, c'est l'artiste attristé devant le discours creux qui parle, mais il se



rappelle qu'il dispose encore de toute une panoplie de plumes bien aiguisées pour dire que le roi est nu. Difficile de recommander l'un ou l'autre de ces récits en particulier : à propos de tels textes, d'une perfidie exquise, les goûts ne se discutent pas, plutôt les couleurs, les saveurs. Il y en a pour tout le monde, et ce recueil se lit aussi bien en petites doses que d'un trait.

Plus discutables s'avèrent les dialogues, dont quelques-uns rappellent un genre célèbre aux XVIII<sup>e</sup> siècle (les *Dialogues des morts*, de Fontenelle, les œuvres de Fénelon, ou encore *Le neveu de Rameau*), et dont certains accusent l'écoulement du temps – le dialogue donnant le titre au recueil a été publié en 1970 –, la poussière ternissant un discours brillant à l'époque.

Ce qui les unit aux *novettes*, c'est le plaisir du verbe, la verve de l'argumentation. Qui veut faire plaisir offrira *Un sourire incertain*, un bijou étincelant qui provoque le sourire.

Hans-Jürgen Greif

**LA PART DE L'OMBRE**

Fernand Dumont  
L'Hexagone, Montréal,  
1996, 215 p. ; 19,95 \$

**UNE FOI PARTAGÉE**

Fernand Dumont  
Bellarmin, Montréal, 1996,  
301 p. ; 21,95 \$

Parmi l'*intelligentsia* québécoise, Fernand Dumont est une figure exemplaire. Ses nombreux ouvrages sur l'identité culturelle du Québec sont devenus, au fil des ans, une référence majeure – sinon la référence – pour qui veut comprendre à fond le sort du Québec. Mais on oublie trop souvent que Fernand Dumont a fait son entrée dans le domaine de la culture en publiant en 1952 son premier recueil de poésie, *L'ange du matin*. Ce recueil ainsi que *Parler de septembre* (1970) et un troisième, jusque-là inédit, *L'arrière-saison* (1995), viennent d'être regroupés sous le titre *La part de l'ombre* aux éditions de l'Hexagone... pour notre bonheur !



## ONYX JOHN

### de TREVOR FERGUSON

Roman, LA PLEINE LUNE, 444 pages, 24,95 \$, ISBN 2-89024-113-0

**Après LA VIE AVENTUREUSE D'UN DRÔLE DE MOINEAU**

*Un livre extraordinaire ! Une écriture vraiment maîtrisée, du style, de l'humour... Un très grand écrivain ! Georges-Hébert Germain, Sous la couverture, SRC.*

**Voici ONYX JOHN, roman de la fuite et de l'exil**

Après un séjour forcé dans le Maine, Onyx John Cameron revient à Montréal dans l'espoir d'y retrouver son père, mais rien n'y est plus comme avant. Le passé s'est effondré. Traqué par Zoltan Tinodi, il disparaît à nouveau. On le recherche toujours.

*On l'a comparé à Irving, on pense à Dickens... Mais non, Ferguson... c'est du Ferguson ! Sophie Gironnay, L'Actualité.*



**ONYX JOHN**



**RECHERCHÉ**

D'abord, avec *L'ange du matin*, nous retrouvons la voie intérieure du pays de l'enfance, rythmée aux pulsations de l'amour, de la nature et de la foi. Jamais légère, la poésie de Fernand Dumont nous convie à une essence. « Sans l'enfant vigilant / Le rire brisé des fleurs craque / Au lever du silence / Vague silence jeté avec l'homme / Dans les tisons de l'ombre. »

Avec *Parler de septembre* paru une première fois en 1970, la voie empruntée par le poète se précise. Jamais Fernand Dumont ne sera un poète de l'exploration. Avec ce recueil se confirme une écriture accomplie, caractérisée par une voix personnelle et unique d'une profondeur spirituelle remarquable. Le langage est demeuré sensiblement le même que lors du premier recueil, mais le verbe y est plus sûr, plus authentique encore, et l'on dirait que chaque poème amène un recueillement ultime. Les thèmes sont pour ainsi dire les mêmes qu'en 1952, traités ici avec plus de plénitude, de distanciation. Du coup, Dumont se révèle poète d'une conscience : conscience de l'homme et conscience cosmique. « Je m'avance chargé d'une moitié de la terre / La maison est loin encore / Et la mort si proche. »

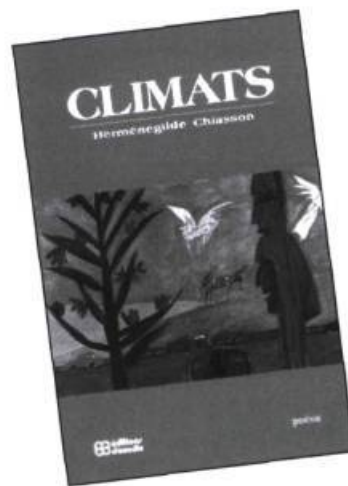
*L'arrière-saison* ramène un réflexe de l'essayiste qu'est aussi Dumont : ce troisième recueil, demeuré inédit jusqu'ici, est une conclusion dans l'œuvre de Dumont : une synthèse et une ouverture s'y développent. Les thèmes chers au poète reviennent, cette fois portés par les questions de l'âge, du vieillissement. « Bientôt décembre et la fin des années », écrit-il au début de la section « Aveu », et l'auteur continue en esquissant un bilan sans nostalgie : « J'ai rapproché tant de mots sur la page / Tissé de la vie une

ample couverture / Une belle écriture ». Quelques inquiétudes, nul regret, beaucoup d'espoir, voilà quelques-uns des derniers jalons de cette écriture d'une exceptionnelle intensité. Le tout dernier texte, sur ce plan, m'apparaît déjà comme une future pièce d'anthologie de la poésie québécoise mais je résiste à vous le révéler...

Dans *La part de l'ombre* de Fernand Dumont, certains lecteurs seront sans doute agacés par l'utilisation récurrente du mot *Dieu*, mais il faut savoir puiser en ce mot, en compagnie du poète, une recherche constante et de l'âme et de l'être que nous sommes et que nous ignorons. L'œuvre de Fernand Dumont réussit à se rendre spirituelle sans être au service du religieux ; en tout temps, elle demeure dans l'essence de la poésie, dans l'élan intérieur qui appelle au monde la poésie. Car, si Dumont affirme sa foi, le poète qu'il est sait que la portée du mystère tient non pas dans la certitude mais dans la recherche, donc dans l'élan qui l'entraînera encore et encore plus haut et plus loin. « Mais dans les hautes herbes du miroir des ténèbres / Comme l'oiseau rauque guidé par son chagrin / Toujours je chercherai le vieux sentier perdu / Parfois jonché du tonnerre de ton amour. »

Voilà bien un poète essentiel !

Pour poursuivre à fond cette lecture de la poésie de Dumont et pour mieux saisir l'essence de la spiritualité et de la foi de cet intellectuel québécois, je vous suggère de lire son tout dernier essai paru chez Bellarmin : *Une foi partagée*. Dans cet essai, Dumont tente d'expliquer quel est le défi de celui qui aspire encore à vivre à travers l'espérance de la foi chrétienne au moment de sa vie



où « la tendresse de la terre m'est plus chère que jamais », écrit-il au début de l'ouvrage. Cette foi, jamais Dumont ne veut la soustraire au questionnement qui est la marque de notre époque. Ses inquiétudes sont partagées par ceux d'entre nous qui ne cherchent pas leurs valeurs parmi les paroles religieuses, et cela nous permet de comprendre que la distance est devenue fort mince entre le croyant et le non-croyant ! Par son langage discret et juste, Fernand Dumont témoigne d'une honnêteté de l'âme que nous ne pouvons qu'admirer et qui ne peut que nous réconcilier avec l'essentiel de la spiritualité chrétienne ; cette fois-ci, c'est l'essayiste qui emporte avec lui un réflexe de poète !

Claude Paradis

**JÉSUS  
LE FILS DU CHARPENTIER**  
Bernard Clavel  
Robert Laffont, Paris, 1996,  
244 p. ; 24,95\$

Bernard Clavel raconte à son tour – après quelques autres qui l'ont abordée récemment – l'histoire de Jésus telle que nous la présente la *Bible*, depuis l'Annonciation jusqu'à la rencontre avec les disciples d'Emmaüs. Cette vie, notre enfance à tous – ou presque ! – en a été imprégnée. Pour commémorer l'illustre naissance, des expositions de crèches sont encore montées chaque année dans de nombreuses villes. Rares d'ailleurs sont ceux qui ne fêtent pas Noël, si le sont moins ceux qui

ne se soucient même pas de l'origine chrétienne de la fête, devenue pour beaucoup une rencontre familiale marquante, éveillant parfois quelques souvenirs religieux. Bernard Clavel est entré dans la ronde avec une histoire toute simple, bien racontée, fidèle à la tradition, sans commentaires personnels, sauf de temps à autre une remarque ou quelques mots dans un style plus contemporain et quelques détails qui relèvent de sa fantaisie. Peut-être ne croit-il pas à l'existence des anges car c'est un étranger, que Marie prend pour un mendiant, un *quêteux* mal habillé, qui lui annonce que Dieu l'a choisie pour être la mère de son Fils. Une colombe se pose sur l'épaule de Jésus au moment de son baptême dans le Jourdain, et réapparaît plus souvent vers la fin de sa vie : au Jardin des Oliviers, quand il passe encadré par les soldats de Ponce Pilate, quand il meurt sur la Croix ; des soldats cherchent à l'abattre, mais leurs projectiles dévient, elle reste intouchable. C'est un vieux mendiant qui, d'un geste de la main en direction du sépulcre, descelle l'énorme pierre qui en ferme l'entrée. Tout cela n'enlève rien au caractère sacré de Jésus, qui se dit le Fils de Dieu, soumis à la volonté de son Père. Deux mille ans ont passé, on écrit et on lit encore sa vie, certains en font toujours le point central de leurs jours.

Monique Grégoire

**CLIMATS**  
Herménégilde Chiasson  
D'Acadie, Moncton, 1996,  
129 p. ; 15 \$

Herménégilde Chiasson nous offre ici un beau recueil de textes denses, profonds, souvent étranges, présentés en quatre volets qui répondent au rythme des saisons : le journal poétique pour le printemps, poèmes en alexandrins pour l'été, réflexions sur la mémoire et la conscience de soi pour l'automne, prose plus pragmatique, à la manière de l'essai, mais toujours avec une

savoir poétique, pour l'hiver. Ceci dit, certains thèmes se chevauchent dans l'ouvrage, celui de l'aliénation, de la perte d'identité : « Un être mal entendu qui se laissait faire dans sa folie qui le possédait comme une errance », ou encore celui du rapport entre la fragilité de l'existence et l'écriture. Herménégilde Chiasson écrit à ce propos : « Mais la vie est fragile, changeante, banale et absurde et le langage est fragile, changeant, banal [...]. Alors en quoi les mots peuvent-ils témoigner de la vie et dire ce que le sang, la peau, les nerfs [...] savent si bien dire ? Qu'y a-t-il à dire d'autre ? » Il faut alors constater que le poète acadien s'engage envers la parole avec une grande noblesse d'âme.

Gilles Côté

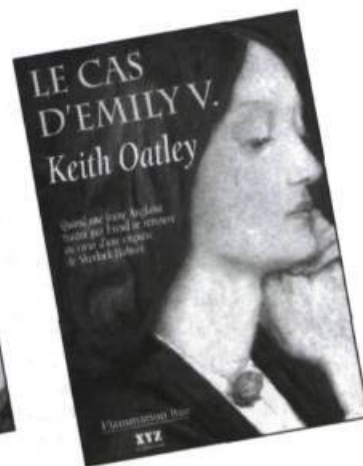
### DEMAIN DANS LA BATAILLE PENSE À MOI

Javier Marías  
Trad. de l'espagnol  
par Alain Kéruzoré  
Rivages, Paris, 1996,  
350 p. ; 39,95 \$

In vraisemblable conteur, Javier Marías nous offre cette fois une histoire tellement épurée que l'on serait en droit de se demander si la prochaine fois il restera une trame à son roman. Et pourtant, contrairement à ce type de livres dont on dit qu'il ne s'y passe rien, ce dernier roman du jeune Madrilène est truffé d'événements. Comment expliquer le paradoxe ? C'est d'abord que Marías a une imagination sans bornes, qu'il réussit à être à la fois baroque et intimiste, qu'il alterne entre des élans de passion shakespeariens et un bavardage quelque peu borgien, pour enfin s'inspirer (sans doute) du regard phénoménologique et photographique des Cortázar et autres glaneurs latino-américains (Borgès ne serait guère latino selon plusieurs), pour enfin donner dans le détail comme personne depuis Proust. Ou alors rien de tout cela. Javier Marías, plutôt que le produit d'un monde passé, est peut-être davantage l'annonce d'un

renouveau : une écriture du détail qui fait chavirer le lecteur dans d'époustouflants sous-épisodes, le thème tenant à quelques lignes percutantes rondement esquissées, peu crédibles en apparence mais qui malgré tout nous convainquent, à cause des à-côtés justement, de cette façon de raconter qui nous fait croire qu'on y est, même s'il s'agit d'une femme qui meurt dans nos bras un soir d'aventure, pendant que son mari, loin de tout cela, la même nuit, voit aussi sa maîtresse mourir à côté de lui.

Inscrit dans un Madrid éphémère et effréné, ce dernier roman de Javier Marías, aussi original et dérangeant qu'il puisse être, n'est en effet, à la réflexion, pas si isolé dans la littérature européenne de cette fin de siècle. Il faut lire le dernier Saramago, *Essai sur la cécité* (à paraître bientôt en français), se rappeler Kundera, parfois, ou Semprun, surtout dans leurs essais-romans (*Les testaments trahis*, *L'écriture ou la vie*). Ou songer à d'autres Espagnols (Semprun ne serait guère espagnol selon plusieurs), qui sont en train d'écrire une littérature qui fait mentir tout ce qui s'est dit sur la littérature espagnole de ce siècle. Car si l'art littéraire sous Franco se limitait souvent à dire sans dire, si le post-franquisme s'est enlisé parfois assez lourdement dans l'existentielle question « que dire désormais que l'on peut dire ? », depuis quelques années les écrivains castillans (les Catalans avaient déjà ouvert la porte) découvrent un filon du tonnerre, que nous fait connaître la foire du livre de Francfort (marketing – et nouvelle Europe – oblige) : dire l'inutile, le dire avec humour et fracas, s'arrêter à l'in vraisemblable, voire l'absurde, mais pour le rendre intime et palpable, tout en acceptant (enfin) d'émouvoir. Contrat peu facile à remplir, certes, mais auquel s'emploie avec de plus en plus de bonheur en Espagne toute une génération d'auteurs (et de cinéastes). Sauf que, dans la mêlée, Javier Marías se distingue nettement,



en ceci qu'il épure tellement et avec un tel brio (sans parler de l'humour), qu'on serait en droit d'attendre de son prochain roman un bavardage blanc parfait (son roman précédent ne s'intitulait-il pas *Un cœur si blanc* ?).

Louis Jolicœur

LE CAS D'EMILY V.  
Keith Oatley  
Trad. de l'anglais  
par Paul Gagné  
et Lori Saint-Martin  
Flammarion, Paris / XYZ,  
Montréal, 1996,  
424 p. ; 29,95 \$

Recette infaillible : 1904, à Vienne, Emily Vincent, jeune Anglaise cyclothymique, tue son tuteur, diplomate britannique, un satyre. Perturbée, elle consulte le professeur Sigmund Freud afin de retrouver son équilibre, mais ne lui parle jamais du meurtre. Ce qu'Emily ne sait pas c'est que son tuteur a joué un rôle important dans une affaire d'espionnage entre l'Empire britannique et le Reich du Kaiser allemand. Comme les circonstances de sa mort sont étranges (il s'est tué dans une chute en montagne, lui qui avait peur des hauteurs), le gouvernement de Sa Majesté met Sherlock Holmes sur l'affaire. Entre temps, Emily est tombée amoureuse d'une riche juive viennoise qui lui apprend que les femmes ont une âme et des droits, et qu'elles n'ont pas à encaisser les coups que leur assènent les hommes. Holmes et Freud estimant que le tuteur a été justement puni, Emily ne

sera pas traduite en justice. *Happy end* ?

À peine paru, ce premier roman du Canadien anglais d'origine britannique Keith Oatley remportait le Prix du Commonwealth : le jury honorerait ainsi non seulement une série de pastiches absolument brillants, mais aussi l'ingéniosité de la trame romanesque, simple et riche à la fois. La première partie est consacrée aux réflexions de Freud ; la deuxième aux déductions du limier britannique (très « élémentaires », comme doit le reconnaître le Dr Watson), tandis que la dernière nous montre comment la jeune femme se libère du poids d'un meurtre et de l'influence d'un sur-moi écrasant.

Tout ce qui entre dans la composition de ce roman est de qualité : Keith Oatley réussit un tour de force admirable en recréant – à s'y méprendre – le ton des écrits de Freud et de Conan Doyle, enveloppés dans la trame du récit des aventures de l'héroïne à Vienne, à Paris et à Londres. Traduit élégamment en français, le texte trahit une souveraine connaissance des travaux du psychanalyste autrichien comme des romans de l'écrivain britannique. Un roman pétillant d'intelligence, d'humour ; un feu roulant de références littéraires, assorties de clin d'œil aux féministes ; la dédramatisation des « amours coupables » à l'ère victorienne : succès assuré, *best-seller* des deux côtés de l'Atlantique. Le prochain Keith Oatley est attendu avec impatience.

Hans-Jürgen Greif

## FRENCH TOWN

Michel Ouellette  
Le Nordir, Ottawa, 1996,  
124 p. ; 17 \$

Dans la préface qui accompagne la publication de *French Town*, du lauréat du Prix du Gouverneur général en 1994, on nous apprend que la pièce a ses détracteurs : « boudé par le milieu théâtral », *French Town* n'a pas bénéficié d'un accueil plus favorable de la part « d'une certaine élite intellectuelle et universitaire » qui y a vu, selon le préfacier, Stefan Psenak une œuvre « misérabiliste » indigne de figurer au panthéon de la littérature franco-ontarienne. Ce type de réception n'est pas sans rappeler certains jugements portés jadis à l'endroit de la dramaturgie québécoise lorsque, à la fin des années 60, Michel Tremblay cassait la baraque avec des œuvres que d'aucuns jugeaient « régionales » et « vulgaires ». Mais là s'arrête la comparaison ; Michel Ouellette signe, avec *French Town*, une pièce dont les enjeux sont d'abord et avant tout politiques, qui attribue l'oppression d'une communauté tant à l'ordre social qui la régit qu'à son rapport à la question linguistique.

L'auteur situe l'action dans une petite ville minière du nord de l'Ontario. *French Town*, sorte d'îlot francophone perdu dans Timber Falls, est un quartier en déclin qui, depuis la fermeture du moulin qui faisait vivre une bonne partie de la population, n'offre plus beaucoup d'avenir. Véritable toile de fond du texte, le sort de cette communauté est lié au drame d'une famille dont la mère décédée, Simone, reconstitue, tout au long de la pièce, les combats et les misères de *French Town*. Autour d'elle, sa fille Cindy et ses fils Pierre-Paul et Martin naviguent, plutôt mal que bien, entre le passé et l'avenir.

Pierre-Paul, qui a d'ores et déjà transporté ses pénates dans la grande ville, où il exerce le métier de fonctionnaire, est sans doute le personnage le moins sympathique de la pièce, celui qui fait office de traître ; le milieu dont il est issu lui apparaissant médiocre, il tourne le dos à ses origines et s'accroche à la norme de la langue française comme à une bouée de sauvetage, de là le manque d'authenticité qui se dégage de ce personnage au langage emprunté, littéraire : « Ma chambre, un véritable refuge. / Un véritable refuge contre Filber qui incarnait la barbarie de ce monde ignorant et brutal. » Sa sœur Cindy, qui a suivi les traces de son père et travaillé au moulin jusqu'à sa fermeture, parle, au contraire, une langue châtrée, désarticulée et ponctuée de jurons ; véritable réplique de son père, elle représente, pour Pierre-Paul, la continuité de « ce monde ignorant et brutal », dont il a souffert et qu'il méprise à présent au point de souhaiter sa ruine. Si l'affrontement est inévitable entre ces deux mondes, qui, du reste, sont autant d'impasses, c'est du fils cadet, Martin, que naîtra l'espoir d'une libération : dans le refus de la fuite, dans la fierté et dans l'action.

Diane Godin

## ORLANDA

Jacqueline Harpman  
Grasset, Paris, 1996,  
294 p. ; 39,95 \$

En attendant l'heure du train qui la ramènera à Bruxelles, Aline, assise à la Brasserie de l'Europe, près de la gare du Nord à Paris, essaie, mais en vain, de lire *Orlando*, de Virginia Woolf. Le livre l'ennuie, cet être androgyne est bien complexe ! Elle ne se rend pas compte que la partie masculine de son être la quitte peu à peu, s'échappe pour

se glisser dans le corps d'un jeune homme, Lucien Lefrère, 20 ans, blond, ni beau ni laid ; « [...] je m'incarne, j'aboutis, l'univers se reforme autour de moi, je possède un regard, j'entends, je sens, je suis ! » Lucien, qui s'appellera désormais Orlanda, retourne aussi à Bruxelles. Il fait une première découverte de son nouveau corps quand il s'arrête aux toilettes de la gare. Dans le train, un homme dans la quarantaine lui offre une cigarette, puis l'invite à le suivre et Orlanda découvre son attirance pour les hommes. Les situations deviennent cocasses quand Annie, sa sœur, lui avoue qu'il a bien changé, quand Marie-Jeanne comprend qu'il ne l'aime plus et ne tient pas à la revoir. Lucien-Orlanda déménage, il drague, il se sent libre, joyeux, heureux. Très vite l'histoire se complique, car il revoit Aline, essaie de lui faire comprendre qu'il est elle ! Ils éprouvent le besoin de se retrouver chaque jour, tête contre tête. Il sait tout d'Aline qu'il a habitée pendant trente-cinq ans, ils se comprennent, ils sont très bien ensemble, mais il refuse d'y reprendre sa place.

Jacqueline Harpman est psychanalyste et transpose dans ses romans des données théoriques ou expérimentales connues, sources de problèmes difficiles, comme l'amour d'une très jeune fille pour un peintre marié dans *La plage d'Ostende*, une relation amoureuse entre frère et sœur dans *Le bonheur dans le crime*,

l'errance d'un groupe de femmes, isolé dans un pays sans vie dans *Moi qui n'ai pas connu les hommes*. Son dernier livre est celui de l'impossible. Nous savons que toute personne est androgyne, qu'elle présente en parts inégales féminité et masculinité, mais le transfert partiel vers l'autre sexe, sorte de libération joyeuse, est impossible. Nos questions resteront en suspens... Aline trouvera le moyen de récupérer Orlanda, mais vivre heureux à deux dans le même corps, l'un dominant l'autre, affronter les pressions extérieures est bien problématique. Le roman est souvent drôle et l'imagination s'y exerce librement. La dernière ligne du livre est un aveu : « Je n'ai jamais eu la prétention d'écrire des histoires moralement correctes. »

Monique Grégoire

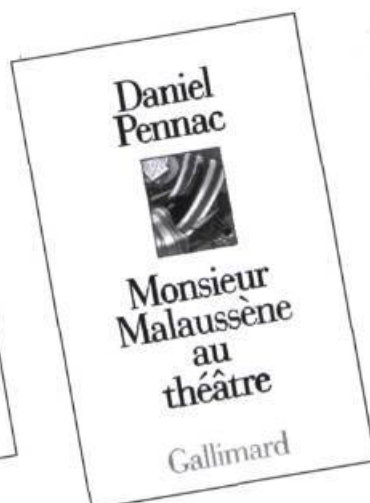
MONSIEUR  
MALAUSSÈNE  
AU THÉÂTRE

Daniel Pennac  
Gallimard, Paris, 1996,  
93 p. ; 15,95 \$

DES CHRÉTIENS  
ET DES MAURES

Daniel Pennac  
Gallimard, Paris, 1996,  
94 p. ; 14,95 \$

Daniel Pennac avait dit qu'il n'y aurait pas de suite à *Monsieur Malaussène*, que la tribu était devenue trop envahissante et qu'il n'osait pas imaginer ce qui allait se passer



s'il continuait à laisser se multiplier sous son toit cette grande famille de Belleville (dont on peut lire les incroyables aventures dans *Au bonheur des ogres*, *La fée carabine* et *La petite marchande de prose*, tous titres ayant singulière résonance littéraire). « La suite ! la suite... », réclamaient néanmoins, dans leurs charentaises, Jérémy et Le Petit, enfants terribles de la famille et amateurs d'histoires, mais aussi les autres personnages, qui ne voulaient pas renoncer ainsi à l'existence. Si bien que Daniel Pennac a imaginé un compromis : la suite a pris la forme de deux petits retours en arrière.

*Monsieur Malaussène au théâtre* est à la lettre ce que le titre indique : un condensé de *Monsieur Malaussène* (le roman) sous forme de *one man show*. Le propos se concentre sur les doutes existentiels de Benjamin devant sa future paternité : « Et toi, petit con, penses-tu vraiment que ce soit le monde, la famille, l'époque où te poser ? Pas encore là et déjà de mauvaises fréquentations ! » Le monologue de Benjamin brosse en effet à grands traits le portrait des membres de la famille... et raconte enfin les périples d'un fœtus, cobaye d'une invraisemblable transplantation.

La réflexion sur la paternité se poursuit et prend une forme originale dans *Des chrétiens et des Maures*. Le Petit veut connaître l'identité de son père et entreprend dans ce but une grève de la faim. Or, nul ne sait le nom de cet inconnu (sans doute mort au moment de la narration), dont, pourtant, le séjour particulier chez les Malaussène occupe une bonne partie du livre, lequel se termine sur une chute digne de la nouvelle « Continuité des parcs » de Cortázar. En effet, comme dans *La rose pourpre du Caire* de Woody Allen, les niveaux narratifs se croisent et le père de l'enfant est le personnage d'une fiction dans la fiction. Cette paternité toute littéraire dans laquelle Le Petit se reconnaît est un bel hommage au pouvoir des mots et des histoires et n'a pas de quoi

surprendre de la part de l'auteur de *Comme un roman*, à qui l'on doit également un grand nombre de récits pour la jeunesse.

J'ai parfois l'impression que Daniel Pennac est au roman ce que Renaud est à la chanson (même si le second se prend sans doute davantage au sérieux). Non seulement prêtent-ils leurs voix aux délinquants pour cause de nécessité et aux marginaux de toutes sortes, mais encore sont-ils tous deux amoureux des « mômes », qu'ils ont suffisamment écoutés pour en avoir retenu deux ou trois vérités bien envoyées, grandes questions existentielles du genre : « C'est quand qu'on va où ? »

Hélène Gaudreau

### CONSOLATIONS

Pierre Ouellet  
Le Noroît, Saint-Hippolyte,  
1996, 90 p. ; 16,95 \$

Je suis toujours surpris devant la rapidité de Pierre Ouellet qui, depuis 1989, a publié douze titres (poésie, nouvelle, roman et essai). Cette prolixité de l'auteur va de pair avec ce qui semble au lecteur une déconcertante facilité d'écriture. La parole de Pierre Ouellet, du moins dans sa poésie, est exemplaire quant à sa régularité et à son formalisme rigoureux. Pierre Ouellet travaille la forme du poème : il se fait sculpteur de la poésie. Ici encore, avec *Consolations*, le geste de graver apparaît sans bavure ; c'est autrement que le poète surprend : l'effet pour le lecteur, tout comme lors de son précédent recueil (*Le corps pain*, *l'âme vin*), n'est plus que cérébral, et il est fort difficile d'éprouver à la lecture une émotion, un sentiment, voire même un quelconque plaisir. « [L] a nuit venue / son silence éclate : vérité nue // l'aube ne rêve / qu'abîmes / où s'enfoncer : lit d'air. »

Inlassablement, l'auteur ramène à un questionnement philosophique, mais qui ne nous atteint plus que par dérision : tout à l'air de redites, comme du plaisir qu'aurait le

poète de savourer son propre écho, sa propre voix... Et l'on ne comprend pas non plus pourquoi tant abuser de la ponctuation et de l'enjambement, sinon pour créer une impression de distance (voire d'élévation !) par rapport au lecteur... Malgré cette impression désagréable d'être écrasé par la parole (qui ne va nulle part, à la manière de Heidegger), l'on retrouve quand même toujours chez Pierre Ouellet une densité envoûtante : quand l'objectif de marier esthétique et pensée est atteint, le lecteur ne fait qu'admirer le résultat, même si cette admiration repose davantage sur l'intellect que sur le cœur. « [C] haque départ : / deuil bref / – qu'il faut des siècles // à vivre : tu sors du noir / que ton absence dessine / pour chemin de traverse. »

*Consolations* est donc un recueil dans la foulée des précédents. L'écriture y est, fort heureusement, un peu plus resserrée que dans l'avant-dernier titre, même si le sentiment d'être en face de procédés d'écriture persiste. La formule est répétitive, voire redondante parfois : « Une ombre pèse / le poids de la lumière / – blessée », devient plus loin « La parole pèse / le poids de l'air : fraie // son sens / dans les plus dures / réalités : la chair » ; le rythme, trop systématiquement cassé ; la réflexion, prévisible ; la ponctuation, lourde, excessive, outrageuse... Tout cela conduit à ne plus apprécier cette poésie gouvernée par une nette absence de modestie.

Claude Paradis

### DÉCALAGE VERS LE BLEU

Louise Bouchard  
Les Herbes rouges,  
Montréal, 1996,  
234 p. ; 16,95 \$

Que faire contre le destin ? Maria, foyer autour duquel gravite le récit, est envahie par un carcinome et lutte contre la mort. À tort ou à raison – mais chacun cherche la raison des choses dans ce roman – Maria croit pouvoir échapper à la mort si l'homme qu'elle n'a

cessé d'aimer malgré un époux attentionné et une fille attachante, parle et dit pourquoi, lui, il s'est éloigné – décalage vers le rouge.

*Décalage vers le bleu* évoque l'entité solitaire d'un astre, mais suggère aussi qu'il se rapproche de l'observateur : chacun dans ce roman éprouve un profond désir de s'approcher de l'autre, cependant qu'il en est incapable le plus souvent et bien impuissant à sortir de lui-même ; le roman, construit en chapitres autonomes où les protagonistes, à tour de rôle, poursuivent un monologue intérieur, le montre assez bien. On peut reprocher à l'auteure de ne pas toujours laisser vivre ses personnages pour eux-mêmes : on la sent souvent derrière eux, et l'on n'arrive pas à démêler si c'est elle qui parle et qui pense, ou si c'est eux. La polyphonie d'un texte est une chose difficile.

Mais *Décalage vers le bleu* est une belle réussite, un beau roman, ambitieux et sérieux, plus polysémique que ce qu'il en est dit ici ; il montre l'éclatement des noyaux de solidarité traditionnels et le repli sur soi qui semble prendre le relais.

Denis Noreau

### NOUS LIRONTS DU BOUT DES YEUX

Cynthia Girard  
Écrits des Forges,  
Trois-Rivières, 1996,  
76 p. ; 10 \$

Ce percutant recueil amalgame intelligemment prose poétique et poèmes. Le ton général est extrêmement critique – de la société actuelle, de la culture postmoderne – et désabusé, exprimant à la fois une intériorité riche et profonde.

L'auteure nous confie : « Il y a des profusions / des morts en catastrophes / des yeux vides [...] Ne participez plus / aux joies / Des malheurs / en catacombes ». Mais un espoir réside cependant dans l'écriture, dans l'acte poétique : « oui la poésie existe toujours / au gré des fouets ».

Gilles Côté



### DIANE OU LA CHASSERESSE SOLITAIRE

Carlos Fuentes  
Trad. de l'espagnol  
par Céline Zins  
Gallimard, Paris, 1996,  
238 p. ; 39,50 \$

Mexico, 31 décembre 1969. Une décennie secouée par d'immenses bouleversements s'achève. Le narrateur, en ce soir de la Saint-Sylvestre, traverse quant à lui sa crise de la quarantaine. Invité chez des amis avec sa femme, il en est à s'interroger sur le complexe de Don Juan lorsqu'une magnifique beauté blonde fait son apparition. Comment résister à la fascinante Diane Soren, actrice de cinéma, Américaine mariée à un célèbre romancier français ? Don Juan contre Diane chasseresse ; qui l'emportera à ce jeu dangereux de la séduction ?

À travers le récit d'une liaison amoureuse foudroyante qui durera deux mois, Carlos Fuentes met en scène une Diane insaisissable, un peu blanche, un peu noire, changeante comme la lune. Femme à l'identité incertaine, comédienne sur le déclin qui joue mieux dans la vie qu'à l'écran, Diane Soren veut être autre pour se trouver elle-même. Mangeuse d'hommes, elle mène une vie à risques et confond la lutte contre l'oppression avec le sexe et le romantisme. Diane chasseresse, oui, mais triplement solitaire : parce qu'elle vit à Paris en étrangère, parce que sa carrière périclète, parce que son militantisme politique la condamne au désespoir. Cette fille du Middle West est en fait une idéaliste déçue qui court à sa perte.

Loin de la banale histoire d'adultère, le récit est mené d'une main de maître par un Carlos Fuentes en pleine maturité qui enrichit l'anecdote d'une réflexion sur la fuite du temps, sur Dieu, sur la

mort et sur l'écriture. Le premier chapitre, entre autres, foisonne de propos intelligents d'une grande richesse philosophique. Cette sérénité d'esprit n'aurait sans doute pas été possible sans le recul dont fait preuve le narrateur-alter ego de l'auteur vis-à-vis d'événements qui, somme toute, remontent à vingt-trois ans. Ultimement le lecteur n'aura aucun mal à croire que pour ce narrateur-écrivain la véritable amante, c'est la littérature. Et devant cette grande dame investie du pouvoir de conférer l'immortalité, Diane apparaît comme une pauvre mortelle qui n'aura pas survécu à la folie des années 60.

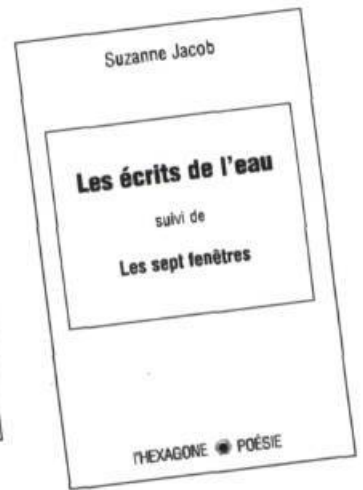
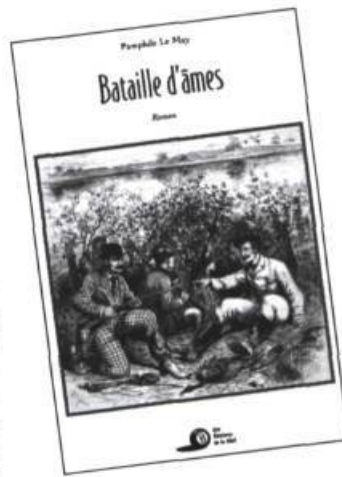
Louise Villemaire

### BATAILLE D'ÂMES

Pamphile Le May  
Éditions de la Huit,  
Sainte-Foy, 1996,  
345 p. ; 26 \$

Rémi Ferland vient d'établir, de présenter et d'annoter la première édition du quatrième et dernier roman de Pamphile Le May, *Bataille d'âmes*, qui n'avait connu jusque-là qu'une unique parution en feuilleton, dans *La Patrie* de Montréal, au tournant du siècle. Il envisage également de republier (sur du papier moins rigide, espérons-le) *Le pèlerin de Sainte-Anne*, *Picouoc le maudit* et *L'affaire Sougraine*, du même auteur. L'entreprise a le mérite de donner accès à des ouvrages devenus introuvables et dont la valeur documentaire demeure.

Mais là s'arrête la justification de la réédition d'œuvres qui poussent le genre aux limites du supportable en puisant dans le vieil arsenal des trucs utilisés au Québec depuis les de Gaspé (fils) (1837) et les Doutre (1844), qui les ont eux-mêmes empruntés aux feuilletonistes populaires français d'alors, principalement Sue et



Soulié ; à savoir les conversations surprises qui réorientent le récit, les coïncidences et les rencontres inattendues, l'intervention intempestive du hasard, la mise à rude épreuve de la vraisemblance..., à quoi il faut ajouter, dans le cas particulier de *Bataille d'âmes*, un univers manichéen fortement souligné et l'omniprésence moralisatrice du narrateur. C'est pourquoi il est pour le moins abusif de vouloir convaincre le lecteur des « qualités spécifiques » des romans de Pamphile Le May : « souplesse de l'affabulation, expressivité des portraits, vivacité des dialogues, finesse des descriptions et du style ». *Bataille d'âmes* n'est pas non plus « un des meilleurs exemples du roman d'aventures au Québec ». Il importe de donner l'heure juste et de ne pas tomber dans le dithyrambe.

L'introduction de Rémi Ferland est fort sympathique pour l'auteur qui, au demeurant, s'est illustré bien plus savamment dans le conte et la poésie ; mais ses propos desservent, plus qu'ils ne la servent, son édition.

Jean-Guy Hudon

### LES ÉCRITS DE L'EAU/ LES SEPT FENÊTRES

Suzanne Jacob  
L'Hexagone, Montréal,  
1996, 103 p. ; 12,95 \$

Certains poètes ont une voix forte qui nous saisit dès la première lecture. D'autres

encore, comme Suzanne Jacob, obligent à plus d'attention de notre part. En refermant *Les écrits de l'eau*, je ne savais trop comment définir ce que je venais de lire... J'ai mis le recueil de côté quelques jours ; lorsque je m'y suis remis, je me suis senti interpellé très profondément. La force de Suzanne Jacob réside dans sa capacité d'évoquer l'espace intérieur où le monde nous est donné : sa parole est un dialogue entre l'origine et maintenant ; entre une femme et son enfant ; entre un être et ce qui le rattache, depuis toujours, à la terre... Son angoisse est aussi la nôtre, du moins elle nous la rappelle : « Tu as pleuré que tu n'avais pas demandé à naître ».

Le recueil progresse ainsi par le regard de celle qui observe la vie depuis ses premiers balbutiements. Nous revivons avec l'auteure le parcours difficile de toutes nos blessures, de toutes nos peines, de toutes nos haines contre le monde. Et le visage de la mère nous apparaît soudain dans toute sa dignité : « Les cris du monde ont crevé la brume / t'appelant pour le début. / Tu t'es levé. / Tu as vu mon visage / vieilli d'un siècle et séparé du tien. / Tu avais atteint grandeur des hommes. »

Mais le poème se renverse et nous voyons l'auteure devenir l'enfant en quête de la mère, et c'est encore nous qui nous lançons vers la mémoire pour retrouver les traces ou, mieux, pour les y inscrire

enfin. « Le quai où on distingue que nous sommes / les versants siamois d'un même message [...] La mer cette nuit voyage en cale. »

Ainsi, *Les écrits de l'eau* est une œuvre bouleversante parce qu'elle nous prend de l'intérieur et nous entraîne vers la mémoire du ventre maternel et des origines... Mais attention, ce n'est pas pour autant un *trip* de femme, car c'est plus viscéralement humain que féminin, en fait c'est le féminin qu'il y a en tout humain. D'ailleurs, le livre se ferme sur une courte suite de poèmes, au titre quelque peu énigmatique de « Les sept fenêtres », qui, à la manière d'un épilogue, nous replonge chacun au beau milieu de notre enfance, celle qui ne nous a jamais quittés... Suzanne Jacob signe ici un très beau recueil de poésie, d'une grande unité.

Claude Paradis

**LES DIVINES**  
Denise Boucher  
*Les Herbes rouges*,  
Montréal, 1996,  
98 p. ; 14,95 \$

*Les divines* sont sept sœurs qui se retrouvent à l'occasion de la fuite de leur mère gravement malade. Cette absence agira sur chacune des filles comme prétexte à l'évocation d'un parcours, au dévoilement d'une identité spécifique, unique mais fusionnée à celle de l'autre. Cette mère représente le terreau à partir duquel toutes pourront se raconter, se mettre au monde. L'intérêt de la pièce réside cependant dans sa forme. S'y retrouvent tous les éléments de la tragédie, unité de temps, de lieu et d'action. Mais ce qu'il y a de différent, c'est qu'on y attend la mort, que l'on sait qu'elle surviendra inévitablement et, surtout, qu'elle ne surprendra personne.

Par ailleurs, ce ne sont pas les dieux ni les hommes qui

mènent ici le jeu mais les femmes. Et tout cela est présenté, sans prétentions, dans une langue sobre et poétique.

Gilles Côté

**DIX ANS DE NOUVELLES**  
**UNE ANTHOLOGIE**  
**QUÉBÉCOISE**  
Nouvelles rassemblées  
et présentées par  
Gilles Pellerin  
*L'instant même*, Québec,  
1996, 261 p. ; 14,95 \$

La maison d'édition L'instant même fête en 1996 ses dix ans d'existence. Gilles Pellerin, son directeur littéraire, fait paraître pour l'occasion une sélection de 26 nouvelles écrites par autant d'auteurs, choisis parmi la quarantaine de nouvellistes de la maison dont le catalogue de cette période compte une soixantaine de recueils. S'ils répondent « aux paramètres généraux de la brièveté narrative, d'une action unique et ramassée autour d'un minimum de personnages », les textes réunis ici offrent « une largeur de palette » qui illustre la polyphonie culturelle, dramatique et narrative d'une décennie que Gilles Pellerin considère comme « la plus dynamique ».

Lui-même signataire de quatre recueils de nouvelles, le compilateur propose dans chaque cas, y compris le sien, une double présentation : celle de l'auteur et celle du texte retenu. On y apprend notamment que plusieurs de ces nouvellistes, qui sont québécois (ses) et néo-québécois (ses), ont touché aussi au roman, au théâtre, à la poésie ou à l'essai : Hugues Corriveau, Guy Cloutier, Roland Bourneuf, Pierre Ouellet, par exemple. D'autres ont vu l'un de leurs recueils primé au cours de ces dix ans, qu'il s'agisse des prix Adrienne-Choquette, Alfred-DesRochers, Ottawa-Carleton, Logi-



disque de la science fiction et du fantastique québécois... (sans compter le Prix François-Samson que vient de remporter Gilles Pellerin en 1996). Sans doute peut-on dès lors parler de L'instant même comme du « lieu privilégié de la nouvelle de langue française ».

À dire vrai, aucun des 26 textes présentés ne brille d'un éclat transcendant. En revanche, l'anthologie de Gilles Pellerin atteint, entre autres, l'objectif didactique recherché : étudiants et professeurs y trouveront un recueil suffisamment étoffé pour rendre compte de la qualité d'un genre littéraire protéiforme qui est en émergence au Québec. Les amorces d'explication et les pistes de recherche suggérées vont d'ailleurs en ce sens. Le livre se vend par surcroît à un prix abordable.

Jean-Guy Hudon

**LA PLUS QUE VIVE**  
Christian Bobin  
Gallimard, Paris, 1996,  
110 p. ; 22,50 \$

Un bijou de livre ! Un touchant chant d'amour – pas triste – à une morte, en l'occurrence, pour Christian Bobin, la femme de sa vie. C'est de pur ravissement qu'il s'agit. Et pourtant ça parle de la mort. Ça parle d'une absence. D'une absence si présente qu'il faut lire à très petites doses – le texte ne fait pas 100 pages – pour être ravi plus longtemps !

Et l'on tombe littéralement en amour avec Ghislaine, si vivante ! Piètre cuisinière, capable de jurer sans rien perdre de sa grâce, évoluant dans un désordre qu'elle sait « mener à un haut point de perfection ». Ghislaine qui, lorsqu'elle voulait quelque chose à tout prix, devenait « terrible, magnifique ». La dernière de famille, l'inespérée, il la dit distraite, insouciant, insupportable, adorable, désordonnée, riante, désespérée, chantante, songeuse, désordonnée encore et lente, très lente et libre et belle comme la vie. C'est sa muse, celle qui lui a inspiré les mères décrites dans ses livres, ainsi que les petites filles, les fées, les amantes, les sorcières.

« Tu es une mère parfaite [...] les meilleures mères sont ce que le monde appelle des mauvaises mères. » Merveilleux Christian Bobin qui donne bonne conscience aux pires mères !

La mort de Ghislaine en pleine jeunesse (à 44 ans. Mais elle aurait eu mille ans qu'elle eût été belle quand même : elle avait la jeunesse en elle !) le surprend, « comme un détail en plus, un comble de désordre et de grâce ». « Tu crois dire quelque chose d'anodin (une migraine) et tu tombes, une pluie d'étoiles rouges partout dans ton cerveau, rupture d'anévrisme. »

Une chose cependant m'intrigue, et me fruste un peu. Un détail manque au lecteur, voyeur à ses heures. Qui est-il, cet homme, pour l'aimer tant,

elle ? Il avoue n'avoir fait que de la suivre, dans son premier mariage, dans son divorce, puis dans son second mariage, traversant « les cases de la marelle à cloche-pied ». Il la dit « couverte d'enfants, mariée deux fois, prise dans mille liens », et malgré ça, il ne connaît personne de plus libre qu'elle. Il n'est pas le père de ses trois enfants, et il a des mots sublimes à propos de la jalousie : « J'avais l'impression que tu épousais le monde entier – sauf moi. »

Ce Christian Bobin qui s'exclame : « Je t'aime comme un fou », « Ghislaine j'ai tout perdu en te perdant », en même temps rend grâce. Non, la collection « L'un et l'autre » de Gallimard ne propose pas des biographies dans le sens traditionnel du terme...

Ginette Landry

### LES TERRITOIRES DE L'OMBRE

Denis Samson

Les éditions du Docteur Sax, Québec, 1995, non paginée ; 5 \$\*

### DANS LA MORSURE DE L'AUBE

Martin Pouliot

Les éditions du Docteur Sax, Québec, 1995, non paginée ; 3 \$

### UN AMOUR DE COCAÏNOMAN

Guylain Pouliot

Les éditions du Docteur Sax, Québec, 1996, non paginée ; 5 \$

### FAIRE LA MORT

Gilles Côté

Les éditions du Docteur Sax, Québec, 1996, non paginée ; 5 \$

Les éditions du Docteur Sax, ça vous dit quelque chose ? Je n'en connais pas l'histoire toute récente (1995) ni les objectifs, mais j'ai sous la main les quatre premières plaquettes de cette jeune maison d'édition de Québec. Une nouvelle maison, quatre nouveaux poètes ; une nouvelle écriture ? Trois des quatre publications ont en commun de frayer avec l'écriture *under-*

*ground* avant de nous offrir des effluves de souffle personnel ; l'autre titre surprend...

Dans la morsure de l'aube de Martin Pouliot présente d'abord une écriture légèrement plus pamphlétaire que poétique. Si le début du recueil est peu original, le second versant amène des textes dans lesquels une voix tente de surgir : « la bière est flatte / la lune est une chandelle / qui se consume trop vite / l'amour se consume trop vite / sale temps pour exister ».

Ce dernier vers de Martin Pouliot rejoint étrangement la thématique de *Faire la mort* de Gilles Côté. Dans les deux cas, leur élan vers les ténèbres et un ton cynique rappellent les écritures sombres des poètes Patrice Desbiens (surtout), Yves Gosselin et Denis Vanier, comme celle du philosophe Cioran. La poésie de Gilles Côté, même si elle manque encore un peu d'originalité, témoigne d'une intériorité forte : « L'aube rose décape l'espoir / la douleur capitule. / N'est plus capitale. »

*Un amour de cocaïnoman* de Guylain Pouliot se ferme sur un combat troublant : « car il n'y aura plus d'orient / plus d'occident / plus d'afric / il y aura les terres nerveuses / éthérées des amériques / dans la forme ovoïde d'humanité ».

Ainsi, la poésie de Guylain Pouliot, sur la fin de la plaquette du moins, témoigne d'une force d'écriture propice à nous faire croire aux possibilités du poème à venir. Malheureusement, quelques recours à l'horreur facile, quelques clichés du scandale (drogue et poésie !) freinent encore l'écriture du jeune poète.

De son côté, avec *Les territoires de l'ombre*, Denis Samson entre en poésie avec une écriture et une voix déjà accomplies. « je cherche vacillant / de carences en caresses / le territoire de ma peau / et l'au-delà de ma trace. » Denis Samson sait nous transmettre les émotions qui l'habitent (devant la mort de sa mère ou la fragilité de son père ; sa douleur de l'automne, etc.) au moyen d'une écriture imagée

(parfois à l'excès) qui utilise avec adresse divers procédés. Assonances et rimes, métaphores et autres tropes, ou comparaisons à la manière de Patrice Desbiens (mais sans abus) nous surprennent par leur fraîcheur. J'ai déjà hâte de lire un texte plus important de ce jeune poète...

Docteur Sax est donc une jeune maison d'édition rafraîchissante, qui ose nous offrir de nouveaux poètes de façon originale. On devra cependant montrer plus de vigilance à l'égard de la langue...

Claude Paradis

\* Éditions du Docteur Sax : (418) 529-8287.


### LE SECRET DE LA SYBILLE

Jean Claude Bologne

Du Rocher, Monaco, 1996, 169 p. ; 31,50 \$

S'agit-il avant tout d'une enquête policière ? Des miniatures du XII<sup>e</sup> siècle ont été volées, de façon très mystérieuse, chez des collectionneurs amateurs du Moyen Âge. Ces miniatures, pages arrachées à un livre du *Nouveau Testament*, ont été vendues séparément. Trois hommes décident d'éclaircir les choses en unissant leurs efforts : Lavorel est inspecteur de police ; Courcelles travaille pour une compagnie d'assurances ; Daniel a d'abord fait du porte-à-porte pour vendre des encyclopédies, puis une méthode d'anglais, enfin des manuscrits médiévaux et des incunables. Il connaît tous les collectionneurs et sait que trois d'entre eux n'ont pas porté plainte. Les trois enquêteurs se rendent chez l'un deux, Monsieur de Kermor qui leur offre avec courtoisie un punch préparé selon une recette du XVIII<sup>e</sup> siècle avant de leur montrer les pièces de sa collection. Dans la troisième salle, ils reconnaissent les miniatures volées, mais subitement les portes se ferment, tout disparaît, y compris de Kermor. Ceux qui s'intéressent aux textes du Moyen Âge savent sans doute que beaucoup de livres ont été perdus, que d'autres peuvent révéler deux ou trois textes différents en frottant le vélin avec du citron,

## 25 ans d'édition en Acadie



**PAUL SURETTE**  
*Atlas de l'établissement des Acadiens aux trois rivières du Chignectou 1660-1755*  
L'ancien territoire du Chignectou couvrait la grande région des rivières Chipoudie, Petcoudiac et Memramkoue, au sud-est du Nouveau-Brunswick actuel, jusqu'à Sackville, Amherst et Minoudie. Cet atlas fournit au lecteur les outils nécessaires — cartes, photos, textes, index — pour voyager en ancienne Acadie et possiblement, retrouver les terres de ses ancêtres.

2-7600-0305-1, 234 p., 36,95 \$

**JACQUES PAUL COUTURIER**  
en collaboration avec  
**WENDY JOHNSTON ET RÉJEAN OUELLETTE**

**Un passé composé**  
*Le Canada de 1850 à nos jours*

Depuis 1850, l'histoire du Canada est celle d'une communauté humaine complexe dont les multiples destins sont étroitement liés. Ce livre a été conçu et rédigé dans le but de proposer une lecture du passé qui permette de saisir, par le biais de l'histoire, le Canada d'aujourd'hui dans toute sa complexité.

2-7600-0301-9, 418 p., 39,95 \$

Éditions d'Acadie • C.P. 885, Moncton (N.-B.), E1C 8N8  
Tél. (506) 857-8490 • Téléc. (506) 855-3130  
edacadie@nbnet.nb.ca

de la semence d'âne avec litharge et soufre vif, de la poudre de rose ou de queue de lézard, du sang humain, de l'huile de sureau, de l'onyx pilé, etc. Daniel lui-même possède une miniature de l'*Ancien Testament* qui contient une herbe hallucinogène, dont il déchiffre le texte latin avant de la laisser à de Kermor. L'enquête évolue et les trois amis recherchent maintenant le *Troisième Testament*, texte originaire du XII<sup>e</sup> siècle, qui a pu être consulté dans un couvent de béguines liégeoises avant qu'on en perde la trace.

Vous pensiez lire un roman ? En fait, il y a aussi une partie romanesque, trop souvent peu signifiante : Daniel, marié avec Laure, une femme « confortable », père de trois filles, ne vit que dans la peur de voir disparaître sa miniature, ce qui fait s'éloigner Laure. Les chapitres relatifs au Moyen Âge sont parfois ardu. Le plus important reste ce qui n'est pas dit : l'évolution intérieure des trois compères... Lavorel remet en question son appartenance à la police, Courcelles est définitivement en quête du *Troisième Testament* et Daniel veut déraciner ses peurs pour devenir l'homme rassurant dont Laure a besoin.

Monique Grégoire

**UN HOMME QUI SAVAIT**  
Emmanuel Bove  
La Table Ronde, Paris, 1996,  
211 p. ; 15,95 \$

Écrit en 1942, mais jamais édité du vivant de son auteur, qui refusa de publier sous l'Occupation, *Un homme qui savait* paraissait pour la première fois il y a dix ans. La réimpression d'aujourd'hui était d'autant plus nécessaire qu'il s'agit d'un roman fondamental dans l'œuvre, certainement le roman le plus

poignant d'Emmanuel Bove, celui dans lequel il semble s'être investi avec un sens de l'ambiguïté et du malheur qui, à la lecture, est presque insoutenable.

L'intrigue tient à peu de chose : Maurice Lesca, pauvre, veule et désœuvré, héberge chez lui sa sœur, avec qui il a longtemps été brouillé, et fréquente quotidiennement une amie libraire. Les rapports de Lesca avec elles sont tissés de malentendus qu'il provoque parfois malgré lui, parfois presque consciemment, jouant à la fois de sa gaucherie, de sa malchance, de son indécision, de son hypocondrie, abusant les autres et lui-même sur ses propres motivations. Dans tous les cas, s'il a conscience de l'absurdité de la situation et souffre d'un mal d'être qui le pousse à s'autodétruire, il n'a que très partiellement accès aux raisons qui le font agir, dont la culpabilité qu'il ressent à l'égard de sa sœur, envers qui, une trentaine d'années plus tôt, il a été injuste et méchant. Tout l'art d'Emmanuel Bove réside dans l'extrême subtilité avec laquelle il ménage les zones d'incompréhension du personnage à lui-même, voire du lecteur au roman.

Lors de sa parution, bien des critiques se sont interrogés sur le sens de ce roman, sur la signification des gestes d'un personnage si étrange. J.-J. Marchand tranchait ainsi, dans un article de *La quinzaine littéraire* : « *Un homme qui savait* est plutôt un homme qui ne sait pas. » En fait, le « savait » du titre renvoie aux motivations obscures, inaccessibles à la pensée consciente du héros. Car Lesca ne sait pas, il *savait* ; l'imparfait réfère au passé, à un niveau de connaissance antérieure, à quelque chose que Lesca a oublié, refoulé, mais qu'il a indéniablement su. Incohérent aux yeux des autres, à ses



les comportements troubles, de travailler une écriture adaptée à la psychologie des profondeurs (comme on disait dans l'Entre-deux-guerres), et qui, dans *Un homme qui savait*, atteint à une maîtrise parfaite de cette ambition.

François Ouellet

**PARALLÈLES**  
**ANTHOLOGIE DE LA**  
**NOUVELLE FÉMININE**  
**DE LANGUE FRANÇAISE**  
Textes rassemblés et  
présentés par  
Madeleine Cottenet-Hage  
et Jean-Philippe Imbert  
L'instant même, Québec,  
1996, 385 p. ; 19,95 \$

Dix-sept textes d'auteurs francophones ont été réunis dans cette anthologie hautement pédagogique, puisque les responsables de l'édition ont prié autant de professeurs d'université, des femmes pour la plupart, de livrer leurs commentaires après chacune des nouvelles. Ces analyses illustrent par ailleurs différentes approches critiques : linguistique, narratologique, psychanalytique, sémiologique, sociocritique, mythocritique, thématique ; elles peuvent très bien servir aux étudiants en littérature à la recherche de modèles d'analyses littéraires.

Notons qu'il ne s'agit nullement d'un recueil à tendance uniquement féministe. Dans leur introduction, les responsables de l'édition insistent sur le fait que « certains thèmes distinctifs de la nouvelle s'accordent volontiers à l'écriture féminine [...] que l'on a dite plus proche du vécu, plus attentive au moment, à l'instant présent, au menu événement recelant un sens ». Ce qui étonne, à la lecture des nouvelles présentées, c'est la variété de ton et d'attitude des auteurs qui ont choisi ce genre littéraire injustement mal aimé. Si le récit conserve la brièveté qui le différencie du roman, les stratégies narratives illustrent le changement radical qu'a connu la nouvelle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, les textes de Christiane Baroche, « Une mort suffisante », et

propres yeux (et virtuellement aux yeux du lecteur), Lesca est cependant conséquent quant à une nécessité psychologique d'agir. Conséquent, mais incapable de se saisir entièrement car son comportement déréglé rend compte d'une culpabilité inconsciente qu'il préfère ignorer.

C'est dans cette optique qu'on lira ce roman d'un écrivain qui n'a cessé d'explorer

d'Annie Saumont, « Un régime pour Régine », ne présentent plus l'évolution du personnage central – terme devenu discutable –, mais plongent le lecteur immédiatement dans la problématique visée par l'auteure (voir aussi « La tireuse de cartes » d'Antonine Maillet). De plus, la chute, marque distinctive de la nouvelle et qui lui avait donné son aspect de « rondeur », fait souvent défaut. C'est dire que la nouvelle d'aujourd'hui se veut ouverte, jouant sur le non-dit et le sous-entendu, exploitant l'oralité, ainsi dans « La châtaigne et le fruit à pain » de Maryse Condé et « Le coupeur d'eau » de Marguerite Duras. Dans cette dernière nouvelle, l'auteure n'hésite pas à transcrire une conversation entre elle et Jérôme Beaujour, supprimant les répliques de celui-ci, ce qui donne lieu à une excellente analyse de Sanda Golopentia. De tels textes prouvent que le genre s'est adapté et que, depuis *Instantanés* de Robbe-Grillet ou *Paroles de laine* de Jean-Loup Trassard, la nouvelle s'est radicalement transformée. Ces récits fragmentés, elliptiques, d'une concision extrême demandent au lecteur une attention sans faille.

Hans-Jürgen Greif

#### DÉSOLATION

Stephen King

Trad. de l'américain

par Dominique Peters

Albin Michel, Paris, 1996,

571 p. ; 32,95 \$

#### LES RÉGULATEURS

Richard Bachman

Trad. de l'américain

par William Olivier Desmond

Albin Michel, Paris, 1996,

388 p. ; 29,95 \$

Secret de polichinelle : Stephen King et Richard Bachman seraient une seule et même personne. Voici du seul et du même donc deux romans qui se répondent et se complètent.

« Désolation » est le nom d'une petite ville minière du Nevada située en plein désert, qui devient affreuse, horrible,

le jour où elle tombe sous l'emprise de Collie Entragian, policier et tueur psychopathe diabolique. Entragian subit l'influence de « quelque chose » qui se terre au fond de la mine, plus précisément dans le « Puits Chinois ». Ce puits, fermé au siècle dernier après un sinistre accident, maintenant rouvert, laisse échapper des forces maléfiques qui se sont emparées de l'esprit de plusieurs personnes dont Entragian. Devenu tueur dément, il se met à abattre les habitants de Désolation et à enlever des touristes. Des survivants décident de se regrouper et d'affronter les forces maléfiques, une entité démoniaque que les mineurs auraient libérée en recréant le fameux « Puits Chinois ». N'en demandez pas plus, et lisez ce roman qui va ravir les amateurs du genre. *Désolation* n'est d'ailleurs pas sans rappeler *Ça* (Albin Michel, 1988) du même auteur, à cause de la présence d'un surnaturel à la Lovecraft.

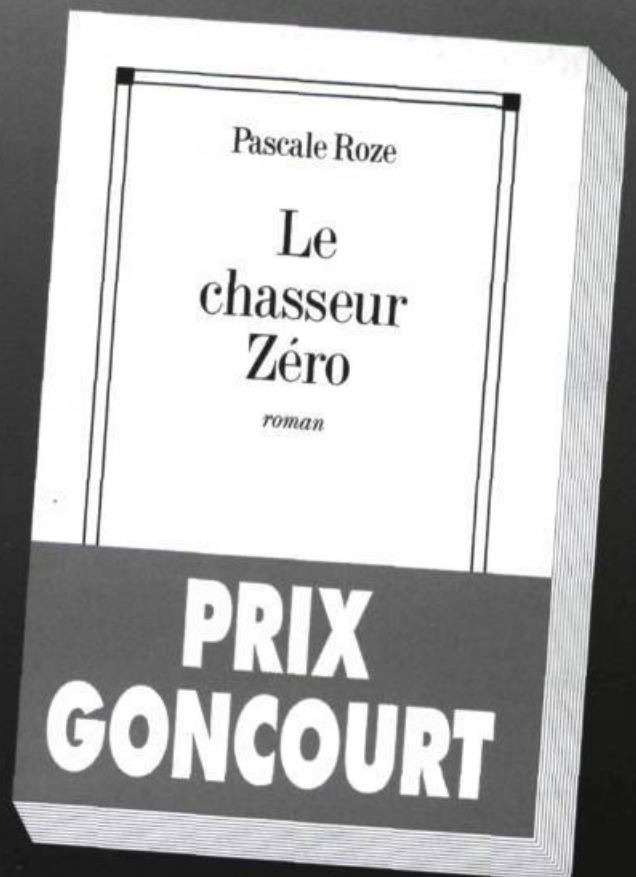
Avec *Les régulateurs*, nous nous trouvons dans la petite ville de Wentworth, Ohio. Les mêmes personnages que dans *Désolation* y évoluent, mais ils sont, cette fois, aux prises avec les personnages et les véhicules agressifs des dessins animés américains, *MotoKops 2200*, à leur violence gratuite. Le problème réside dans le fait qu'ils s'incarnent soudainement dans la réalité de tous les jours, et qu'ils se comportent de la même manière que dans la fiction... Ils se mettent donc à user de leur pouvoir régulateur, à « régler » l'existence des gens... Mais quels liens unissent ce roman à la folle intrigue de *Désolation* ? Mentionnons à titre d'indice qu'un jeune garçon autiste du nom de Seth, qui aime jouer avec les véhicules-jouets de la série télévisée *MotoKops 2200*, est passé, avec sa famille, près de la ville de Désolation, qu'un groupe de survivants va lutter contre l'entité maléfique. On voit que le schéma est quasiment similaire, et qu'il évoque également le roman *Ça*. Pas très original mais efficace !

Gilles Côté



Ph. J. Foley

# PASCALE ROZE



ALBIN MICHEL